Griffith Sidney H., *A Treatise on the Veneration of the Holy Icons written in Arabic by Theodore Abū Qurra Bishop of Harrān (c. 755-c. 830 A.D.).* Translated into English, with introduction and notes.

Louvain, Peeters, 1997 (Eastern Christian Texts in Translation). 99 p.

La traduction de ce traité de Théodore Abū Qurra, évêque melkite de Harrān, sur la vénération des icônes, a été conduite sur la base de la collation des deux manuscrits conservés, l'un à la British Library, et l'autre au monastère du Sinaï.

Rappelons que Théodore Abū Qurra fut à la fois le disciple en théologie de saint Jean Damascène (qu'il n'a pu connaître directement) et l'un des tout premiers auteurs chrétiens à s'être exprimé en arabe en raison des progrès de l'arabisation des communautés chrétiennes vivant sous domination musulmane. Toutes les études sur le christianisme ancien du Moyen Orient lui accordent à présent une certaine importance, mais qui ne repose encore pour l'essentiel que sur ses traités grecs et une connaissance de seconde main de ses œuvres arabes, pourtant les plus nombreuses.

L'introduction de ce volume fait le point sur les études les plus récentes consacrées à l'auteur dont S. H. Griffith peut, à juste titre, être considéré comme l'un des meilleurs connaisseurs. Les quelques pages où est retracée sa vie, parce qu'elles tiennent compte de tous les documents et de toutes les sources qui le mentionnent, condensent à n'en pas douter à peu près tout ce qu'il est possible de connaître de lui.

Deux choses ont retenu notre attention dans cette introduction savante, deux affirmations qui l'une comme l'autre ne nous semblent pas parfaitement exactes.

À la page 3, on peut lire que la langue de Abū Qurra relève de ce qu'on est convenu d'appeler le moyen arabe (*Middle Arabic*). On sait que divers spécialistes s'accordent à ranger dans cette catégorie aux contours finalement assez flous une très grande partie de la littérature arabe chrétienne. Cette classification ne nous paraît pas spécialement pertinente pour ce qui est de Abū Qurra. Sa syntaxe peut certes laisser transparaître çà et là une légère influence du grec et, dans une mesure encore moindre, du syriaque, et son vocabulaire peut s'inspirer en de très rares cas de ces deux langues, l'arabe qu'écrit cet auteur n'en demeure pas moins d'une bonne facture classique. En outre, il faudrait s'entendre sur le sens à donner à l'expression *colloquial arabic* pour ne pas être tenté de voir quelque chose de dialectal dans le style des « questions et réponses » adopté intentionnellement par l'auteur à des fins de clarté et de persuasion.

D'autre part, et c'est la seconde affirmation que nous voudrions relever, faire de Abū Qurra un *mutakallim* chrétien nous semble quelque peu excessif. La thèse selon laquelle il existerait un *kalām* chrétien a été développée par S. Griffith notamment dans un article intitulé « Faith and Reason in Christian Kalām » en 1994 (pour les références, voir p. XVII du volume). Elle consiste à dire qu'en adoptant la langue arabe, certains auteurs, au premier rang desquels il faudrait placer Abū Qurra lui-même, auraient en même temps fait leur (le) « système islamique de référence » propre à cette langue. Cette adoption, signe évident d'une acculturation, aurait été l'occasion d'une « exploration of new dimensions of Christian truth » et d'une réflexion sur « the role of reason in justifying faith » (art. cit., p. 5-6). Quoi qu'il en soit des autres œuvres de cet auteur, il reste que cette thèse ne trouve pas la moindre confirmation dans le *Traité sur la vénération des images* où, tout au contraire, Abū Qurra se montre en tous points fidèle à son grand devancier, saint Jean Damascène.

S'agissant, en effet, de l'intelligence et de l'Évangile, Abū Qurra note au chapitre VI que « il n'est aucun livre aujourd'hui qui établisse la vérité selon l'intelligence (*lā kitāba yuṯbitu min al-ʿaql al-ḥaqqa al-yawma*), si ce n'est l'Évangile ». Griffith traduit quant à lui dans le sens de sa thèse : « there is today no scripture at all affirmed by reason » ; c'est donc *al-ʿaql* qui devient *fāʿil* à la place de *kitāb* et *al-ḥaqq* n'est tout simplement pas traduit ! De même, dans l'argument du chapitre, on peut lire : « *lā yazālu yaṯūru allāhu min-hā (hā = al-aʿāǧīb) man yuḥaqqiquhā (hā = al-naṣrāniyya) min al-ʿaql wa-l-kitāb* » : « Dieu ne cesse de susciter (ou d'illuminer : var. *yunawwiru*) par ces miracles des hommes qui reconnaissent la vérité du christianisme grâce à l'intelligence et à l'Écriture » ; ce qui veut seulement dire que devant la réalité des miracles, l'homme sensé et qui connaît les Écritures reconnaît que le christianisme est la vérité. Griffith traduit de son côté par : « God will unceasingly raise up for her *(min-hā ; hā = al-naṣrāniyya)* those who will vouch for her *(hā = al-naṣrāniyya)* from reason ». *Al-kitāb* est inexplicablement omis. *To vouch for* signifie ici « se porter garant de qch », « cautionner qch » (v. OED, sv *vouch*). Abū Qurra aurait donc tout bonnement professé, contre tous les Pères de l'Eglise, la suggestion de la foi à la raison, c'est-à-dire le primat de la raison sur la foi ! Mais, sans compter que, si l'on admet cette traduction, la suite du texte n'a plus aucun sens (... *yaḥiqqu ʿalā kulli nasrāniyyin ʾan yakūna ṯābitan ʿalā baṣīrati-l-īmān... al-naṣrāniyyat ʾinnama taḥaqqaqat ʿinda qābilīhā bi-l-ʾaʿāǧīb...)*, il suffit pour savoir de quoi il est question dans cet argument de se reporter à I *Cor* 2, 13 et à *Héb 2, 3-4* dont il est la citation libre qu'on retrouve plus bas dans le même chapitre.

BCAI 16 (2000) Griffith Sidney H. : A Treatise on the Veneration of the Holy Icons written in Arabic by Theodore Abū Qurra Bishop of Harrān (c. 755-c. 830 A.D.). Translated into English, with introduction and notes, recensé par Gérard Troupeau et Philippe Vallat
© IFAO 2025 BCAI en ligne http://www.ifao.egnet.net

Venons-en à présent à la traduction dans son ensemble. C'est sûrement le format de la collection qui explique qu'il n'y ait à peu près aucune note au texte. On peut supposer, d'autre part, qu'un nombre insuffisant d'épreuves n'aura pas laissé à S. Griffith le loisir de vérifier sa traduction. Il est, en effet, assez étonnant de relever ici et là des erreurs de lecture manifestes : au chapitre IX, il aura sans doute lu *bi-l-nubuwwa* (« by way of prophecy », p. 51), au lieu *bi-l-bunuwwa* ; au chapitre XII, *tağassada* (« become incarnate », p. 63), au lieu de *tağassama* ; au chapitre XVI, *barakāt* (« benefits », p. 73), au lieu de *birakan ;* au chapitre XX, enfin, *ṯimār* (« *fruit* », p. 85), au lieu de *ṭīrān.*

Mais ce qui est peut-être le plus surprenant, c'est de constater que certaines phrases ou parties de phrases ne sont pas traduites : au chapitre II, p. 32, il manque « *wa sarā ibnan li-llāh* » ; au chapitre XI, p. 58, il manque l'équivalent de quatre lignes de l'édition Dick ; au chapitre XVII, in fine, p. 77, l'équivalent de cinq lignes ; au chapitre XIX, p. 83, il manque une ligne à propos de Noé, ce qui rend la fin de ce paragraphe et le paragraphe suivant passablement obscures : au chapitre XX, p. 85, « *lam yuḏkar 'anna allāh qāla ḏālika lahu* » est omis ; enfin, au chapitre XXIV, p. 95, « *fa-kamā ğāza 'an yuqraḍa allāh* » est omis. Tous ces passages sont dans les deux manuscrits du texte.

Cela dit, il nous reste maintenant à faire quelques remarques au sujet du vocabulaire de l'image qui a bien sûr ici une importance cruciale. Pour des raisons de place, nous nous contenterons de relever la traduction des quelques mots suivants : *ṣūra, šibh, sanam, timṯāl.*

Ṣūra (pl. *ṣuwar*) désigne, exactement comme le grec *eikōn*, l'image dans son acception la plus large, qu'il s'agisse d'image immatérielle (l'homme à l'image de Dieu, la vision de l'image de la gloire divine, etc.) ou d'une image matérielle (l'image d'un arbre, d'un homme, etc.). Pas plus pour ce mot que pour les trois autres S. Griffith n'a suivi de méthode de concordance stricte, ce qui, il faut le reconnaître, était quasiment impossible. Dans la plupart des cas, la traduction retenue est icon, mais on trouve aussi *portrait* ou *image*. Dans un traité où, à la lecture de *icon*, on ne pouvait manquer de penser d'abord à l'objet de vénération, cette traduction, quel que soit par ailleurs le sens assez vague de ce mot en anglais moderne, n'allait pas sans poser certains problèmes. Pris dans son sens strict « sacramentel », il ne fait aucun doute que *icon* ne pouvait s'appliquer qu'au Christ, à la Vierge et aux saints. Pouvait-on dès lors parler aussi de l'icon d'une chose vivante (p. 71), de l'icon d'un contempteur de la Sainte Face d'Édesse (p. 91), de l'icon d'une femme « engaged in sexual intercourse with a tramp » (p. 92) ? Il est permis de se le demander.

Šibh (pl. *'ašbāh*) revient très souvent dans le traité. La traduction qu'en donne S. Griffith est très variable : *likeness, reproduction, representation, configuration* alternent parfois dans un même paragraphe ou dans la même citation de *Exode 20, 4* qu'on trouve de nombreuses fois. Cela dit, le plus gênant est peut-être d'avoir traduit par *representation* au chapitre XI, ce qui fait dire à Ézéchiel à propos de ce qu'il a vu « This is a representation *(ru'ya,* "vision", n'est pas traduit) of the glory of the Lord » (*Ez 1, 28*), et fait dire ensuite à *Abū Qurra* que le prophète s'est prosterné devant « the representation of the glory of God, on which (= *fī-hi,* sic) there were these different faces ». En effet, *representation* peut bien connoter quelque chose d'abstrait, il n'empêche que l'omission de *ru'ya* et la traduction de *fī-hi* par *on which* nous font nous demander si le traducteur lui-même n'a pas pensé qu'il s'agissait là d'une chose matérielle, d'autant que la fin de ce chapitre semble aller dans ce sens puisqu'on nous dit que Ézéchiel s'est prosterné devant « a likeness » (*šibh*) et que « the likeness was an icon *(ṣūra)* » ! Quant à nous, nous traduirions ainsi *Ez* 1, 28 et la dernière phrase du chapitre : « "C'est la vision de la figure (*šibh*) de la gloire du Seigneur"... Par conséquent, quand Ézéchiel s'est prosterné devant Dieu qui était assis sur le trône au-dessus du char sous la figure d'un homme (*bi-šibhi insānin*), il s'est prosterné devant une figure (*šibh*), comme nous l'avons dit ; or, la figure (*šibh*) est une image (*ṣūra*). »

Quant à *ṣanam* qui désigne toujours une représentation matérielle, « image » nous semble passer un peu trop au large du sens puisque, par exemple, dans la longue citation d'Eusèbe au chapitre VIII où il traduit le grec *ektupoma*, il ne fait aucun doute qu'il désigne une sculpture. *Timṯāl*, tout au long du même chapitre et en quelques autres endroits, traduit quant à lui le grec a*ndrias*, « statue ». La traduction par likeness nous paraît donc dans ce cas être une erreur.

Mais n'insistons pas davantage sur ces quelques imperfections qui seront sans nul doute gommées lors d'une prochaine édition ; signalons plutôt pour finir l'intérêt d'un traité dont l'auteur a été témoin privilégié, et à notre connaissance l'unique témoin, de l'iconoclasme tel qu'il fut vécu par les chrétiens sous domination musulmane. À défaut de pouvoir consulter le texte directement, certains historiens de cette période avaient voulu y voir un simple argumentaire à l'usage des chrétiens que les attaques des musulmans embarrassaient. En attendant une traduction française, souhaitons donc celle-ci permette d'ores et déjà de réévaluer le rôle qu'il convient d'attribuer à Théodore Abū Qurra dans la controverse sur les images qui eut lieu à l'intérieur des frontières de l'Empire abbasside.

Gérard Troupeau et Philippe Vallat
EPHE IVe Section

BCAI 16 (2000) Griffith Sidney H. : A Treatise on the Veneration of the Holy Icons written in Arabic by Theodore Abū Qurra Bishop of Harrān (c. 755-c. 830 A.D.). Translated into English, with introduction and notes, recensé par Gérard Troupeau et Philippe Vallat
© IFAO 2025 BCAI en ligne http://www.ifao.egnet.net